

Lacroix Eugèni

Li resson de la valèio



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Éugène Lacroix

Li Resson de la Valèio

(Les échos de la Vallée)



EDICION PARLAREN

**LES CŒURS QUI SOUPIRENT
LES YEUX QUI PLEURENT**

Les Échos de la vallée

par Eugène EACROIX

MEMBRE DE SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES

*La lyre, cet instrument divin,
n'a jamais vibré pour les sourds
et les indifférents.*

Eugène LACROIX, né à Aramon (Gard), en 1841, fit ses études élémentaires chez M. Millet, à Avignon et vint les compléter au collège Saint-Stanislas (Nîmes).

A sa sortie du collège, l'aisance de sa famille et surtout le vaste domaine qu'il devait gérer un jour ne lui permirent point d'ambitionner d'autres places que celle de vivre sous le toit paternel.

Là, au milieu de ces sites pittoresques des bords du Rhône de cette riante et fertile plaine qui s'étend à perte de vue depuis Aramon jusqu'à la mer et de ces chaînes de montagnes qui tranchent en noir sur l'opacité d'un bleu tendre du mont Ventoux, toutes ces images suffirent à développer chez notre ami le goût de deux arts qui se donnent mutuellement la main: la peinture et la poésie

Aujourd'hui, grâce à son labeur constant, on peut admirer chez lui la belle et importante galerie de ses œuvres qui ne manque pas d'intérêt.

Lauréat au concours de *l'Union littéraire de France* et de la *Mandoline* (Nîmes), décoré de *l'Académie de l'Union* (Rome), membre d'honneur du *Phare* et correspondant-rédacteur de plusieurs journaux, notre ami n'aspire aujourd'hui qu'à peindre à l'ombre de ses lauriers. Ainsi soit-il.

(La Mandoline 1893-1897)

PRÉFACE

Lorsque après avoir décidé de construire une salle polyvalente, notre Conseil municipal lui chercha un nom, aucun d'entre nous ne pensa à Eugène Lacroix.

En effet ce pur aramonais nous avait quitté depuis plus d'un demi-siècle et nul ne supposait qu'il y ait eu dans les milieux littéraires une personnalité native de notre village.

Au travers de ce choix nous avons tenu à perpétuer l'histoire de ce dernier. Qui mieux qu'un aramonais pouvait donner son nom à une réalisation communale tant attendue.

La réédition d'une partie de son œuvre "Les Echos de la Vallée" marque aussi notre attachement à nos vieilles pierres et à leur voisin tumultueux: le Rhône.

Le Rhône, fleuve puissant et majestueux qui apporta la vie et la mort sur ses rives.

Eugène Lacroix, agriculteur, dut souvent lutter contre lui et ses sautes d'humeur.. Cela explique peut-être son enthousiasme à célébrer la construction d'un pont sur son rival. C'était une première victoire sur le fleuve. Malheureusement ce majestueux ouvrage construit entre 1898 et 1900, s'il résista aux eaux, s'effondra sous les bombes le 15 août 1944; Seuls nos anciens l'ont connu, les générations suivantes gardent le souvenir de ses deux piles qui résistèrent à l'homme jusqu'en mai 1969 où elles aussi s'abattirent. Elles témoignaient de la finesse de l'ouvrage.

Mais la disparition de ces derniers souvenirs, marquait aussi l'achèvement d'une nouvelle bataille avec le fleuve.

A elle nous devons au Rhône de ne plus venir battre les flancs de la digue devant notre village. Toute une époque prenait fin. Beaucoup se souviennent de son neveu M. Flandrin. De ce dernier nous tenons sur son oncle des souvenirs amusants. Ne disait-il pas que ce célibataire facétieux s'était mis en tête de marcher sur le Rhône.

A l'aide de planches fixées sous ses pieds il tentait en vain de vaincre son rival. Cela n'allait pas sans quelques risques

Aujourd'hui, sans prouesses acrobatiques, Eugène Lacroix a pris pied sur ce qui était certainement le lieu de ses malheureuses tentatives.

Maintenant notre poète est encore plus au milieu de la Vallée, à l'écoute de tous ses Echos...

Le Conseil Municipal

Aramon, janvier 1984.

NOTICE SUR ARAMON

Aramon, mon pays natal, est un chef-lieu de l'arrondissement de Nîmes, desservi par la ligne du chemin de fer du Teil. Le touriste observateur qui descend à sa gare, ne trouvait rien autrefois qui pût l'intéresser. Aujourd'hui, il a devant lui la silhouette du pont-d'Aramon construit sur le Rhône; superbe monument de construction récente qui mérite qu'on s'y arrête. À quelques centaines de pas de la gare, alors que l'on arrive à l'entrée de la ville, le panorama change.

Une belle chaussée en maçonnerie s'offre à ses pas; chaussée qui ceint la ville et la protège des inondations.

De ce point culminant, la vue embrasse une partie de la vallée du Rhône qui n'est pas sans charmes: au levant, c'est la ville d'Avignon qui dresse sa silhouette couleur d'or et la marie au bleu du Mont-Ventoux; au midi, c'est la ville de Beaucaire et son vieux château; ce sont les Baux et ses ruines antiques qui s'estompent dans la brume lointaine des Saintes-Maries; au nord, et tout près de nous, ce sont des collines couvertes d'une forêt d'oliviers remarquables, qui font rêver de Rome aux sept collines et qui encerrent dans un demi-cercle la plaine d'Aramon. C'est au pied de ces collines que la ville est bâtie. Le château de M. le Marquis d'Aramon, qui fut jadis la résidence d'Anne de Poitiers, domine la ville.

Ce château, qui a subi de récentes réparations, n'en conserve pas moins son cachet d'ancienneté grave et imposant.

Jetons tout d'abord un coup d'œil d'ensemble sur la ville. On voit un pêle-mêle de maisons basses, aux rues étroites et tortueuses que de vieux remparts existant encore en partie semblent étreindre dans leurs bras pour les unir plus étroitement encore

Dans ce mélange bizarre de maisons aux toits inégaux, au murs noircis par le temps, quelques-unes conservent encore des restes de leurs anciennes splendeurs.

De nombreux écussons et attributs de cardinaux et familles nobles témoignent de leur rapprochement de la ville d'Avignon lors de la résidence des papes.

On remarque encore dans l'église d'Aramon la construction du chœur penchant du côté droit, signe particulier de la première ère chrétienne, ainsi que les écussons de Philippe le Bel Aramon possédait jadis deux établissements religieux, dont l'un est en ruine, celui des Ursulines, et l'autre des Pères Récollets. Ce dernier est assez bien conservé, grâce aux soins de M. le Marquis d'Aramon, qui en est le propriétaire.

Telle est en peu de mots, l'histoire résumée d'Aramon. Si la Révolution nous a ravi tant de belles choses, le progrès moderne peut se flatter de ne nous laisser après ces ruines irréparables que des peuples se déchirant entre eux, animés d'un esprit d'orgueil, de haine, d'ambition et d'intérêt.

CHRONIQUE

Avec les vices et les passions effrénés qui entravent les populations d'aujourd'hui, plus que jamais, dans une voie fatale et peu rassurante pour l'avenir, les esprits s'abaissent et s'éloignent indubitablement des hautes, des saines et nobles idées qui inspiraient nos devanciers, regardant avec les yeux de la foi la poésie comme le plus beau, le plus élevé et le plus sacré des arts.

L'indifférence en matière poétique semble, dit-on, plus caractérisée de nos jours que jadis, et cependant la poésie n'est pas morte.

Elle vivra et ne mourra qu'avec le monde, car la poésie est répandue partout et demeurera éternelle.

Elle a une corde toujours tendue sur sa Iyre pour chanter et nos joies et nos douleurs, émotionner, transporter les cœurs et élever les âmes vers le plus pur des idéals.

Elle a des inspirations à elle propres, pour donner de la vie et de la couleur à toutes ces feuilles mortes que le sort cruel du temps entraîne.

Elle a des échos pour éveiller ceux qui vont se perdre en mourant dans la vallée de nos peines, de nos regrets et de nos déceptions.

Elle a des accents qui font travailler notre être, comme le fait l'arôme d'une fleur que l'on respire.

Elle nous accueille au berceau et nous suit au-delà de la mort. La poésie restera belle et immortelle malgré les indifférents. Elle vivra, malgré ceux qui la délaissent pour ne rechercher que la satisfaction de leurs instincts mauvais dans la lecture des écrits immoraux et avilissants.

La poésie vivra, parce qu'elle est innée en nous comme l'air que nous respirons; malgré nous, elle bourdonnera à notre oreille et nous suivra pas à pas dans le cours de notre vie, nous berçant dans des flots d'harmonie, comme le ruisseau qui murmure dans le vallon, comme l'oisillon qui chante, sous la ramée, comme le bruissement de la feuille que le vent chasse devant lui.

Pour tous ceux qui t'aiment, comme je t'aime, ô poésie! que ta Iyre vibre et chante toujours!

E. L.

LA POÉSIE

Pourquoi restes-tu pauvre lyre
Muette sous mes doigts tremblants ?
Ne trouves-tu pas un sourire
Pour égayer mes tristes chants ?
Dans tous les arts que l'on admire,
Dans la voix des petits enfants,
Dans le cœur souffrant qui soupire,
Dans le moindre des bruissements:
Viens je te cherche, ô Poésie,
Ta place est dans mon cœur, choisie,
Laisse-moi te faire la cour;
Sois sans crainte, Je te le jure,
Je te garderai sans souillure
Ainsi, jusqu'à mon dernier jour.

L'ORGUEIL

Orgueil, pourrais-je un jour te crier anathème!
De tes désirs innés mon cœur est toujours plein!
Comme un fruit savoureux qui me tente et que j'aime,
Pour te vaincre il faudrait saper le genre humain.

L'HIVER

Vous qui ne verrez point la fin de vos journées,
Jeunes fleurs qui tombez avant l'âge aux sillons,
Viellards aux cheveux blancs courbés sous les années:
C'est l'hiver qui sur vous abat ses tourbillons!

ADIEUX A MON HIRONDELLE

Tu pars, où vas-tu, ma charmante hirondelle?
Toi qui volais ici tranquille et sans émoi;
Vas-tu chercher ailleurs un autre cœur fidèle
Qui t'aime comme moi?

Tu pars, oui je le sais, l'hiver ne peut te plaire;
Il te faut des climats rechercher la chaleur;
Il te faut d'autres cieux où ton amour de mère
Réjouisse ton cœur.

Adieu, puisqu'il nous faut, compagne fugitive,
Rompre pour quelques Jours l'amour que nous unit,
Me priver de tes chants qu'une oreille attentive
Écoute vers ton nid.

Quand mes yeux te suivant auront perdu ta trace,
Cher oiseau que j'aimais veille alors sur tes jours,
Veille sur les appeaux que l'oiseleur te place,
Veille sur les vautours.

Veille encore sur toi, quand tu rases la plaine,
Au bois mort que ton aile effleure en ton chemin,
Et tu viendras encor me tirer de ma peine
Par tes chants du matin.

Quand ton vol atteignant le but de ton voyage,
Cherchera tour à tour quelque faible soutien,
Puisses-tu retrouver sur ta lointaine plage
Un toit semblable au mien.

CRIS DU CŒUR

Pour gravir au sommet escarpé du Parnasse,
Oh ma lyre! dis-moi ce qu'il faut que je fasse.
Faut-il moins de cahots à mes vers raboteux,
Faut-il plus de grandeur à mon style piteux?
En vain, jusqu'à ce jour mon esprit se démène
À trouver dans un jonc les racines d'un chêne
Moi qui ne connais pas encor mon instrument,
Je voudrais m'élever plus haut qu'au firmament.

Non, ma lyre, laissons les chants et l'harmonie;
Vouons à d'autres fronts les palmes du génie;
Je ne veux point, orgueil, succomber sous ta loi!
La gloire et les honneurs ne sont pas faits pour moi.
Les chants sont aux oiseaux, les fleurs sont aux abeilles;
Le sourire enchanteur, à des lèvres vermeilles;

La Science aux savants, aux poètes les vers:
A chacun son langage, à chacun ses concerts.

LA CHARITÉ

Baume de la douleur, soutien de la misère;
Espoir consolateur des peines de demain;
Ton nom est charité, ta source est au calvaire
Où le Christ expirant sauva le genre humain.

LES CORDES DE LA LYRE

Il est deux cordes sur la lyre
Ornant ou dégradant les cœurs:
Celle qui mord et qui déchire;
Celle qui n'a que des douceurs.

LES CÉVENOLS

Pièce couronnée au Councours des Félibres

*Quand je vois que ma tasse est pleine
Des larmes des malheureux,
Braves paysans des Cevennes,
Je trouve que vous êtes heureux.*

*Vous avez l'air saint de la montagne;
L'eau fraîche qui sort du roc,
Le pain de seigle et les châtaignes,
Et le cidre dans vos brocs,*

*L'été dans les prés qui fleurissent,
Vous gardez les brebis et les agneaux;
Les chèvres et les veaux bondissent
Ensemble dans le même troupeau.*

*L'hiver venant, quand la saison
Couvre de neige vos chemins:
Laisser passer la mauvaise heure*

Le cœur content sans chagrin.

*Trouver assez de travail dans la bergerie,
Pour vous protéger du gel:
Vos enfants, vos filles,
Piquent les petites gerbes de blé.*

LI CEVENEN

Pèco courounado au Councours di Felibre

Quand vese que ma tasso es pleno
Di lagremo di malurous,
Bràvi païsan di Ceveno,
Trobe que vautre sias urous.

Avès l'èr san de la mountagno;
L'aigo fresco que sort dóu ro,
Lou pan de segue e li castagno,
E lou cidre dins vòsti bro,

L'estiéu dins li prat que flourisson,
Gardas li fedo e lis agnèu;
Li cabro e li vedèu boundisson
Ensèn dins lou meme troupèu.

L'ivèr venent, quand la tempouro
Mato de nèu vòsti camin:
Leissa passa la michanto ouro
Lou cor countènt sènso chagrin.

Trouba proun d'obro dins la jasso,
Pèr vous apara dóu jala:
Vòsti droulas, vòsti fihasso,
Picoun li garbioun de bla.

*Vos mères filent la laine
Pour les tricots, pour les bas;
Puis, l'hiver, s'en vont dans la plaine
Les vendre un paquet sur les bras.*

Ceux qui restent à la veillée,

*Prés d'un feu qui leurs tient chaud,
Racontent de joyeuses galéjades
Aux enfants de leurs maisons.*

*Pour nous, gens de la Provence,
Qui nous croyons plus que personne,
Nous avons pour puits de notre science
Que d'être faux comme pas un.*

*Quand vous goûtez le bien-être,
Dans vos bergeries quand il fait bien froid;
Nous autres nous laissons passer la soirée
En buvant dans un cabaret.*

*Nous buvons nos journées pleines
Le prix de notre sueur;
Puis qui nous prête a suffisamment de peine;
Le payeur est devenu sourd.*

*Quand je vois que ma tasse est pleine
Des misères des malheureux,
Braves paysans des Cévennes,
Je trouve que vous êtes heureux.*

*Vòsti maire fialon la lano
Pèr li tricot, pèr li debas;
Pièi l'ivèr s'en-van dins dins la plano
Li vèndre un paquet sus li bras.*

*Li que reston à la vihado,
Proche d'un fiò que li tèn caud,
Conton de joio galejado
Is enfantet de sis oustau.*

*Pèr nàutri, gènt de Prouvènço,
Que nous cresèn mai que degun,
N'avèn pèr pous de nosto sciènço
Que d'èstre faus coume pas un.*

*Quand vautre tastas lou bèn-èstre,
Dins vòsti jas quand fai bèn fre;
Nautre leissan passa lou vèspre
En chourlant dins un cabaret.*

Buvèn nòsti journado pleno
Lou pres de nosto tressusour;
Pièi quau nous presto a proun de peno;
Lou pagaire es devengu sourd.

Quand vese que ma tasso es pleno
Di misèri di malurous,
Bràvi païsan di Ceveno,
Trobe que vautre sias urous.

À “LA MANDOLINE”

Société et Revue littéraire

J’ai goûté dans les champs l’agréable murmure
Du ruisseau qui se cache et fuit dans les prés verts;
J’ai goûté le zéphyr qui geint dans la ramure,
Et des petits oiseaux les ravissants concerts.
La foudre de sa voix ébranlait la nature,
L’insecte bourdonnait en volant dans les airs,
Le flot mourant donnait sa note la plus pure,
Et chaque bruissement avait un ton divers.
Du faîte altier des monts, du vallon à la plaine,
Tout chantait à mon cœur le plaisir et la peine,
Ma jeunesse passée et mes rêves d’amours;
Mais rien dans le vallon, la plaine et la colline,
Ne chantait mieux que toi ma chère mandoline!
Chante aujourd’hui, demain, pour moi chante toujours!

LE PAPILLON

Naître au milieu des bois, voltiger dans l’espace,
Ravissant papillon subtil et plein de grâce,
Dis-nous, est-il un sort plus jaloux que le tien?
Soir et matin, pour toi, la prodigue nature,
En t’offrant ses trésors te donne en nourriture
Le doux parfum des fleurs ton unique soutien.
Dès l’aurore on te voit dans ta course incertaine,
Parcourir le vallon et le mont et la plaine,
T’arrêtant sur chacun des moindres arbrisseaux.
Parfois, lorsque ton vol sur un buisson s’arrête,

Eveillant les petits d'un nid dans sa cachette,
Que te dit, en passant, la mère des oiseaux?
Dans un secret adieu, dans un naïf langage,
Parlez-vous des douceurs de l'ombre du feuillage,
Noyant dans la fraîcheur le lieu de vos berceaux ?

L'AIGO BOULIDO

2è Prix au Concours des Félibres, à Sceaux.

*L'ail de Cavaillon qui emporte la ganache;
L'oignon en le hachant qui nous fait pleurer;
Le girofle amer qui frise la moustache;
Le sel qui met la braise au fond de l'estomac;
Le poivre pour lequel le nez en le reniflant se fache;
La sauge du rocher qui nous vient embaumer;
La muscade en renom, quand le manger nous presse:
Voilà des Provençaux les sept rois tant aimés.
Maintenant, si vous le voulez, mettez tout dans une marmite.
Ou bien, dans un pot de terre avec du thym;
Et puis, remplissez-le d'eau d'où vous voudrez.
Quand le tout sera cuit, voilà l'aigo boulidò!
Versez-la sur le pain, et quand elle sera gonflée,
Vous pouvez vous régaler si vous avez du vin du grès.*

L'AIGO BOULIDO

Segound Pres au Councours di Felibre, à Scèu.

*L'aïet de Cavaïoun qu'emporto la ganacho;
La cebo en la chaplant que nous fai lagrema;
Lou girofle amarun que friso la moustacho;
La sau que mes la braso au founs de l'estouma;
Lou pèbre que lou nas en lou niflant se facho;
La sàuvio dóu roucas que nous vèn embauma;
La muscado en renoum quand lou manja nous cacho:
Vaqui di Prouvençau li sèt rèi tant ama.
Aro, se lou voulès, metès tout dins uno oulo.
O bèn, dins un toupin embé de ferigoulo;
E pièi, remplissès-lou d'aigo d'ounte voudrés.
Quand lou tout sara cue, vaqui l'aigo boulidò!*

Vejas-la sus lou pan, e quand sara 'spoumpido,
Poudès vous regala s'avès de vin dóu gres.

A MON NEVEU EDMOND FLANDIN

Lors de sa première communion

Eglise dont la flèche au ciel dresse la tête,
Que ton airain sacré prenne des airs de fête:
L'aurore d'un beau jour vient se lever pour toi!
Tes autels sont parés de fleurs de la nature,
Et bientôt sous la voûte un imposant murmure
Témoignera de notre foi.

Ce sont des chœurs d'enfants à la voix douce et tendre
Qui vers vous, ô Seigneur, viendront se faire entendre:
Ecoutez leurs accents! écoutez leurs aveux!
Des maux de cette vie ils sont encor novices;
Leurs âmes ne sont pas encor noires de vices;
Leur pureté luit à nos yeux,

Leurs pas n'ont pas encor foulé la route aride
Où, faible voyageur, on s'égare sans guide;
Où le flot d'un écueil éveille un autre écueil:
Non, leurs petites mains jointes avec tendresse
S'élèvent jusqu'à vous, Dieu source de sagesse,
Faites-leur le meilleur accueil.

A ces vœux enfantins, ineffables mystères,
Les cieux s'entrouvriront, et les anges leurs frères,
Emus, le cœur joyeux, descendront sur l'autel:
Là, l'épi couleur d'or inclinera sa tige,
Et son grain deviendra par l'effet d'un prodige,
Du pain, vrai corps de l'Eternel.

La vigne aussi ployant sous son faix de verdure,
Viendra pour le pressoir offrir sa grappe mûre,
Et le vin remplira la coupe jusqu'au bord.
Le Maître alors dira: ce vin est mon sang même;
Celui qui le boira, celui-là seul qui m'aime,
Ne sera point frappé de mort.

Doux espoir de demain, consolante parole.
Dont l'homme à chaque instant cueille la riche obole;
Foyer où le regard n'a pas d'illusions;
Océan de grandeur où ne gronde l'orage;
Phare où jamais le ciel assombri d'un nuage
Ne vient en cacher les rayons.

De ce beau jour, enfants, gardez la souvenance!
Il est dans l'avenir votre unique espérance,
Le baume généreux à vos maux d'ici-bas!
A travers les sentiers de votre vie amère,
Jetez parfois les yeux sur ce temps de naguère,
Il vous raffermira vos pas.

Eglise dont la flèche au ciel dresse la tête,
Que ton airain sacré prenne des airs de fête:
L'aurore d'un beau jour vient se lever pour toi
Tes autels sont parés de fleurs de la nature,
Et ta voûte a redit cet imposant murmure
Des cantiques de notre foi!

**À SON ALTESSE IMPÉRIALE
NICOLAS II
Empereur de Russie**

(30 Novembre 1896)

Permettez que je vienne, empereur de Russie,
Sous le faible décor de cette poésie,
Déposer à vos pieds mes respects et mes vœux.
Enfant de la campagne aurai-je sur ma lyre,
D'assez nobles accents pour vous plaire et vous dire
Combien j'ai le désir que vous soyez heureux.

Quand votre front royal ceignit le diadème,
Que le grand Pope, heureux, daigna sacrer lui-même,
Votre âme tressaillit sous les murs du Kremlin.
Dans ce temple où les cœurs unissent leurs prières,
Le vôtre soupira, disant: soyons tous frères!
Peuples de l'univers, tendons-nous tous la main!

L'écho porta vos vœux au sein de notre France,
Où vous deviez un jour, Tsar, par votre alliance
Raffermer son espoir pour les temps à venir.
Vers vous toutes les mains françaises se tendirent;
Dans un commun accord les cœurs se confondirent,
Pour garder de ce jour l'immortel souvenir.

Vous fîtes plus encor, noble fils d'Alexandre:
Vous daignâtes quitter votre trône et descendre
Sur notre sol français fier de votre grandeur;
Vous vîntes, et jamais les grandes capitales,
Ne mirent tant d'éclat dans leurs fêtes royales
Qu'en daigna déployer Paris, en votre honneur.

Vous connaissez trop bien ce que c'est que l'histoire,
Empereur, pour venir vous remettre en mémoire
Le règne de Néron, de Trajan, de César.
Ces tyrans affamés du sang de leurs victimes,
Après avoir souillé le monde de leurs crimes,
Tombèrent lâchement sous les coups du poignard.

Napoléon premier, ce grand foudre de guerre,
Après avoir soumis les peuples de la terre
Et s'être revêtu d'un nom plus ou moins grand:
Du fer de son épée ayant forgé sa chaîne,
Le sort vint le jeter captif à Sainte-Hélène,
Où la mort le couvrit d'un linceul teint de sang.

Plus humain que ces rois, grand Tsar de la Russie,
Votre exemple a fait naître au sein de ma patrie,
Pour vous et votre empire, un plus louable amour.
Le mien, recevez-le tout humble qu'il puisse être:
C'est une fleur des champs qui se plaît à paraître
Aux premières lueurs de l'aube d'un beau jour.

Eh bien ! soyez béni, vous et votre Tsarine,
Au sourire si fin, à la grâce caline,
Compagne de vos jours sous votre royauté.
Que le Ciel vous accorde un règne long encore:
Pour que jamais sur nous ne s'éteigne l'aurore
De l'union, la paix et la fraternité !

A SON AUGUSTE MAJESTÉ NICOLAS II

EMPEREUR DE RUSSIE EN L'HONNEUR DE SA BIENVENUE À DUNKERQUE *(19 SEPTEMBRE 1901)*

Pareil aux flots des mers ballottés par la houle,
Quand vous vîtes, grand Tsar, l'aspect de cette foule
Vous acclamer de ses hourras;
Que le port de Dunkerque en pompes triomphales,
Unissait nos couleurs en vos couleurs royales;

Que Loubet vous tendait les bras;
Que le canon tonnait du haut des citadelles,
Et que nos preux soldats, rigides sentinelles,
Veillaient sur vous l'arme à la main;
Vous dîtes tressaillir de joie et d'espérance,
A l'accueil chaleureux que vous faisait la France,

La France qui pense à demain.
Demain goûterons-nous d'une ère d'allégresse,
Où serons-nous plongés dans le deuil, la tristesse?
Quel en sera le souvenir?
Que le calme à jamais chasse au loin la tempête,
Pour qu'un ciel plus clément, après ce jour de fête,
N'attriste point notre avenir.

Si le monde eut compris votre voix de naguère,
Empereur, nous aurions tué le cri de guerre,
Ce fléau de l'humanité.
Mais non, l'ambition que rien d'humain réprime
Était là, comme un tigre attendant sa victime,
Jouet de son avidité.

Qu'importe! vous avez ennobli votre histoire!
Vous avez rehaussé l'éclat de votre gloire!
Soyez en fier, grand Empereur!
Quand votre Majesté daigne parler encore,
Je crois à l'horizon voir se lever l'aurore
De ce jour de paix, de bonheur.

Ma lyre cherche alors un chant pour vous sourire:
Et moi, pauvre poète, ai-je donc sur ma lyre
Pour vous chanter un digne encor!
Ah! si je le pouvais, noble fils d'Alexandre,
Inspiré par la paix que vous vouliez nous rendre,
Je bercerais des rêves d'or.

De la source du Rhin, au pied des Pyramides,
Où jadis le canon venait semer les vides
Dans les rangs de nos bataillons;
Ces sites ravagés par le fer et la poudre,
N'auraient plus, désormais, frémi que de la foudre
Et du souffle des aquilons.

Aux roulements des chars, aux cliquetis des armes;
Aux jours se succédant en cruelles alarmes,
L'infatigable laboureur,
Courbé sur sa charrue une part de l'année,
N'y viendrait arroser le sol dans la journée
Que des gouttes de sa sueur.

La jeunesse à son tour qu'un noble élan entraîne
A goûter les plaisirs, à souffrir de la peine
Du dur labeur de tous les jours:
N'ayant plus à venger d'insulte à la patrie,
N'aurait plus vu se rompre au printemps de la vie,
Le fil de ses premiers amours.

Vous avez-vu, grand Tsar, se dissiper ce rêve
Qui devait pour toujours anéantir le glaive
Qui pèse sur le genre humain.
Tant que l'homme vivra, nous verrons dans le monde
Ce fléau destructeur dont la source est profonde,
S'attacher à notre destin.

Au sein de vos foyers, mères, pleurez encore.
Les hommes que la soif de l'intérêt dévore
Tiennent l'épée hors du fourreau.
Le sort dans ses rigueurs règne sur nous en maître
Et marque encore au front l'enfant qui vient de naître,
Emmailloté dans son berceau.

Que la fraternité rompe à jamais la corde

De ce viel instrument qui sème la discorde
Et suscite des pleurs amers!
Que le peuple à venir, vous aime et vous acclame!
Qu'il goûte votre voix, grand Tsar, et vous proclame
Un bienfaiteur de l'univers !

Si je viens aujourd'hui, sous le feu qui m'anime,
Vous présenter mes vœux en une pauvre rime
Qui n'a ni charme, ni grandeur:
Que mon chant tout modeste à jamais vous rappelle,
Qu'il est dans notre France un serviteur fidèle,
Dont la voix est celle du cœur.

À BISMARCK

GUERRE !...

Ce cri qui bouleverse les peuples, ruine les empires et porte le deuil dans les familles, n'est pas le seul agent qui décide du sort d'une nation.

La voix qui prophétisa la chute de Ninive et de Babylone, ne fut ni la voix du canon, ni la voix de la mitrailleuse.

La main qui écrivit le *Mané, Thécel, Pharès*, sur les murs du palais de Balthazar ne se servit point de la pointe d'une épée.

De nos jours, ô Bismarck! nouveau Balthazar moderne, tandis que tes bataillons envahissaient notre France vaincue et trahie, que notre Empereur, dans Sedan, remettait entre tes mains et son épée et sa couronne; que Metz se rendait sous le nombre et que Paris affamé t'ouvrait ses portes; l'Alsace et la Lorraine, les familles dont tu as ravi les fils, les femmes que tu as arrachées de leurs foyers et à qui tu as fait subir les derniers outrages, ont écrit, eux aussi, sur le grand livre des souvenirs de leurs cœurs, cet autre *Mané, Thécel, Pharès*, qui n'est plus qu'une question de temps.

Quand la revanche sonnera pour ces peuples ameutés comme des tigres affamés, alors, malheur à toi, Balthazar moderne! Malheur à ton empire!...

Le souffle de Dieu passe sur les nations comme le vent passe en automne à travers les branches pour en chasser les feuilles mortes.

LE CIMETIERE

Quand le cœur nous conduit dans notre cimetière, Au milieu des débris des tombes et des croix: Là, notre amour s'éveille et trouve une prière; Nos regrets et nos pleurs n'y trouvent qu'une voix.

ITE MALEDICTI

Rejetons des Césars, héritiers de leurs haines,
La foule peut louer vos luttes inhumaines,
Seconder vos fureurs, applaudir vos efforts:
Les martyrs d'aujourd'hui, comme ceux de naguère,
Sauront mourir encor pour le Christ du Calvaire,
Qui vit toujours, quand eux sont morts.

INSCRIPTION POUR LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Fontaine que je vois encore
Mugissante dans tes fureurs,
Dis-moi, pour Pétrarque et pour Laure,
Si tes eaux ne sont pas des pleurs.

À M. NUMA GALTIER

Nouvel ami, permets à ma muse ignorante
D'arriver jusqu'à toi comme une enfant tremblante
Qui marche à l'aide de la main.
Là, dans ce frais vallon où se plaît Saint-Césaire,
Peut-être y glanerai-je un chant, une prière,
Comme les oiseaux le matin.

Déjà, dans ma pensée errante en tes collines,
Je vois ces pampres verts aux vivaces racines
Dont les fruits font une liqueur.
Je vois jusqu'à la mer s'étendre au loin ta plaine,
Et rien, Numa Galtier, ne me plaît, ne m'entraîne,
Comme un sourire de ton cœur.

Chaque jour du printemps, aux heures matinales,
Je vois le ciel se peindre en teintes purpérales,
Tous les êtres se réjouir.

Tous ces chants d'allégresse et toute cette flamme
Ne sont pas au-dessus du bonheur que ta femme
Près de toi se plaît à cueillir.

Sois heureux, cher Galtier! et que sur ta demeure
Un ange bienfaiteur y protège à toute heure
Et ton épouse et tes enfants!
Qu'il t'accorde longtemps d'entendre à ton oreille
Ce doux mot nous t'aimons, père, mieux que l'abeille
Qui butine la fleur des champs!

Pour moi, pauvre poète errant à l'aventure,
N'ayant pour tout bagage et don de la nature
Que l'espérance en l'avenir,
Je ne puis te donner, alors que je soupire,
Que les faibles accents s'exhalant de ma lyre;
Daigne en garder le souvenir!

Si parfois, attiré par ta voix qui m'appelle
Je venais quelques jours m'asseoir sous ta tonnelle,
J'y viendrais le cœur tout joyeux:
Et là, dans ce bonheur que d'avance on devine,
Nous boirions au succès de notre mandoline
En dégustant ton bon vin vieux.

HYMNE À LA FRANCE

Honneur, honneur à la Patrie,
Où les hommes par l'industrie,
Ont l'amour propre pour appâts!
La France avide de lumière,
Ne sera jamais la dernière,
A triompher du premier pas.

Gaulois des temps jadis, nobles fils de la France,
Héros couverts d'honneur, de gloire et de vaillance,
Qui dormez pour toujours votre dernier sommeil;
Si vous pouviez surgir ainsi que des fantômes
Et paraître un instant dans le siècle où nous sommes,
Troublé serait votre réveil.

Honneur, honneur à la Patrie,

Vous seriez confondus devant l'ardeur, le zèle,
Que les hommes déploient en cette ère nouvelle:
L'effort bravant l'effort, l'art triomphant de l'art;
Dans toute sa splendeur, Salomon sur son trône,
Verrait pâlir sa pourpre et l'or de sa couronne,
Devant l'ouvrage d'un Jacquart.

Honneur, honneur à la Patrie,

Ces coupoles, ces tours, ces riches cathédrales,
Elevant vers le ciel leurs têtes magistrales;
Ce riche Panthéon aux tentures de deuil;
Tous ces produits de l'art dont notre France est pleine
Et dont le cours n'a pas encor rompu sa chaîne,
Oh! France, voilà ton orgueil!

Honneur, honneur à la Patrie,

L'amour du dur labeur qui torture et qui mine,
France, c'est dans ton sein qu'a poussé sa racine!
L'esprit s'est affranchi de son bandeau de fer.
La science et les arts, de leur source féconde,
Dans le moule moderne ont refait le vieux monde,
Dont nos devanciers ont souffert.

Honneur, Honneur à la Patrie,

La matière est soumise à la main qui la guide;
La vapeur fendant l'air dans sa course rapide
Trace de toute part son bienfaisant sillon;
L'étincelle électrique allant d'un pôle à l'autre,
Ouvrage merveilleux d'un temps tel que le nôtre,
Y jette son trait d'union.

Honneur, honneur à la Patrie,

Les horizons lointains se perdant dans l'espace,
Du génie inventeur ont conservé la trace.
Les airs furent vaincus par Joseph Montgolfier;
Colomb franchit les mers sur sa frêle nacelle;
Napoléon premier à la gloire immortelle
Conquit le monde avec l'acier.

Honneur, honneur à la Patrie,

Le feu, le fer et l'eau que fournit la nature,
Puissants agents que l'homme utilise et mesure,
N'ont-ils pas sous sa main fait battre notre cœur,
Quand parurent soudain, de l'ombre des usines,
Tous ces engins de fer, merveilleuses machines,
Source de force et de grandeur!

Honneur, honneur à la Patrie,

La France d'aujourd'hui, la France de naguère,
Avide de progrès n'est jamais la dernière.
Son orgueil e savoir plane comme un vautour
Sur le champ du travail où germe la science,
Où le succès grandit, où l'on vit d'espérance,
Où le triomphe voit le jour.

Honneur, honneur à la Patrie,

C'est par ces humbles vers que ton amour m'inspire,
France, que j'ai voulu te chanter sur ma lyre?
Que mes faibles accents enflamment notre cœur!
Désormais dans ton sein où naissent les génies,
Que la paix, l'union étroitement unies
Y fondent l'ère du bonheur.

Honneur, honneur à la Patrie.

LE VIN CUIT

*La balayette de bruyère a lèché la cornue;
Le torchon cendreau a écuré le chaudron;
Des sarments nous en avons assez charrié pour la vacation;
Et de l'écumoire nettoyé chaque trou,
Maintenant que sous la main toute chose est rendue;
Que tout est bien propre, luisant comme un miroir;
A la crémaillère noircie qui tend sa langue silencieuse,
Que le chaudron pend empli de moût de Crau.
Et allons! que le sarment dans le brasier flambe!
Que le jus vermeil de tout côté se remue!*

*Quand il aura diminué d'une bonne moitié,
Versons-le tout bouillant dans l'ustensile lavé;
Battons-le d'un baton un bon moment,
Et puis quand il sera froid, buvez-le à ma santé.*

LOU VIN CUE

L'escoubeto de brusc a lipa la cornudo;
Lou patouias cendrous a 'scura lou pirau;
De gavèu n'avèn proun carreja la batudo;
E de l'escumadou neteja chasque trau,
Aro que sout la man touto causo es rendudo;
Que tout es bèn propet, lusent coumo un mirau;
Au cremaire negrous que tèn sa lengo mudo,
Que lou pirau pendoulo emplì de moust dóu Crau.
E zóu! que lou gavèu dins lou brasas flameje!
Que lou jus vermiau de tout caire s'eigreje!
Quant aura demeni d'uno bono mita,
Vejen-lou tout bouiènt dins l'eisino lavado;
Batèn-lou d'un bastoun uno bono passado,
E pièi quand sara fre, buvès à ma santa.

LE VIN

(EN BOUTEILLE)

Belle liqueur
Enchanteresse
Qui dans le cœur
Met l'allégresse,
Tu sais combien
Durant ma vie
Ta compagnie
M'a fait du bien.
Pour te bien montrer que je t'aime,
Je te fais grâce du baptême,
Bon petit vin de mon côteau.
Désormais, crois-le, je te jure,
Pour ne point souiller ta nature
De te boire toujours sans eau.

Tu me connais de longue date
Et sais que maître Jean se flatte
Des buveurs tenir le record.
Si tu me troubles la cervelle,
Fais qu'entre Jean et Gabrielle
Le ménage reste d'accord.

LE VERRE

Compagnon du buveur, frère de la bouteille,
Beau verre de cristal plein du jus de la treille,
Que de lèvres ont effleuré tes bords!
Que de vœux dans ton existence,
Se sont faits en ta présence
Au sein de doux transports!
Combien de larmes
Sous tes charmes,
N'avons-nous pas
Mises à bas!
Combien d'ivresses
Et d'allégresses
N'as-tu pas mis dans les cœurs
En nous offrant mille liqueurs.

LES CROQUIGNOLES

*Trouver chez votre confiseur
Des croquignoles en grand renom,
Qui useraient les dents des rats,
Tant dures, tant dures qu'elles sont
Le jeune homme fait suffisamment la grimace
En les écrasant sous ses dents;
Mais, si vous voyez, le vieux se lasse,
Renie et gémit tout le temps,
Il a beau tourner la dure affaire,
A droite, à gauche, de côté,
Sa ganache peut pas, peuchère,
En acheter le moindre morceau.
Mais quand depuis un moment
vous léchez le dur morceau,*

*A force de le faire tourner
Vous trouvez qu'il est mou comme une pâte.
Puis quand vous l'avez mis en farine;
Que vous avez goûté sa petite amande;
Vous vous lécheriez jusqu'au dos,
Et vous voudriez être d'Aramon.
Maintenant vous pouvez gourmands, gourmandes,
Dire aux pays nos voisins,
Que notre ville est la seule,
A avoir des croquignoles ainsi.*

LI CROUQUIGNOLO

Trouba vers noste counfisàri
De crouquignolo en grand renom,
Qu'abenarien li dènt di gàrri,
Tant duro, tant duro que soun.
Lou jovènt fai proun la grimaço
En li cachant souto si dènt;
Mai, se vesias, lou vièi s'alasso,
Renego e gemis tout lou tèms,
A bèu vira lou dur afaire,
A drecho, à gaucho, de cantèu,
Sa ganacho pou pas, pecaire,
N'en croumpa lou mendre listèu.
Mai quand après uno passado
Que lipeja lou durioun,
A forço de fa la virado
Troubas qu'es moui coum'un pastoun.
Pièi quand l'avès messo en farino;
Qu'avès tasta soun ameloun;
Vous lisparias jusqu'à l'esquino,
Voudrias èstre d'Aramoun.
Aro, poudès lipet, lipeto,
Dire i païs nòsti vesin,
Que nosto vilo es la souleto,
D'avé de crouquignolo ansin.



ROSELINE

*Rose du mois de Mai, fleur reverdie,
Ouvre ton bouton d'or, aux rayons de ma clarté:
Je Suis l'haleine du printemps, vois, qui t'a épandue
En te largant le don de grâce, de beauté.
L'aube des jours heureux enivre ton âme;
Iris mis sur ton front, l'image de ton cœur;
Née dans le tourbillon d'ambrosie et de flammes,
Et que ton reveil soit un reveil enthousiaste!*

GABRIELLE

*Gardes pas tout pour toi le miel que tufais, abeille!
Amène un peu vers moi le rameau de la pousse
Brandillée là-haut par le vent amoureux?
Je Respire assez dans l'air ton parfum qui me plait;
MoI, vois, je suis friand de ton rucher tant roux.
Et bien non je ne peux pas avoir ta branche aimée;
Le miel se trouve bien plus haut que ma hauteur;
Le vent peut le faire tomber, le répandre au sol:
Et bien quand il tombera, je t'aurai ruche vermeille!*

ROSELINE

*Roso dóu mes de Mai, floureto reverdido,
Ouvris toun bouton d'or, i rai de ma clarta:
Siéu l'alén dóu printèms, vese, que t'a 'spandido
En te largant lou doun de gràci, de bèuta.
L'aubo di jour urous enébrìò toun amo;
Iris mes sus toun front l'imàgi de toun cor;
Nado dins lou revòu d'embrousìo e de flamo,
E que toun revì fugue un revì d'estrambord!*

GABRIELLE

*Gardes pas tout pèr tu lou mèu que fas, abiho !
Adraio un pau vers iéu lou ramèu de la greio
Bidoursado eilamout pèr lou vènt amourous?
Renifle proun dins l'èr toun prefum que m'agrado;
Iéu, vese, siéu lipet de toun brusquié tant rous.*

E bèn noun pode pas avé ta branco amado;
Lou mèu si trobo bèn pus aut que moun aussado;
Lou vènt pou lou toumba, l'espandi pèr lou sòu:
E bèn quand toumbara, t'aurai brusc vermeiau!

A ELLE !

Une fille à la fleur de l'âge,
Ravissante par sa beauté,
Joignait à cette qualité,
Une fierté de bas étage.

Toujours pimpante, l'orgueilleuse
Au fin minois, aux cheveux d'or,
Cachait sous ce brillant décor
L'apparence la plus trompeuse.

De la Colombe qui soupire
Elle en avait le cœur brûlant,
Quant elle pouvait d'un galant
Recueillir le moindre sourire.

Mais, hélas! longue fut l'attente
Du beau rêve de ses amours;
Le dédain la suivant toujours
Lui rendit son âme souffrante.

Un beau jour qu'elle était seulette
Assise sur un vert gazon,
Un jeune homme vint sans façon
Près d'elle s'asseoir sur l'herbette.

Après un long et dur silence
Qu'interrompaient seules les voix
Du ruisseau gazouillant sous bois,
Des oiseaux chantant leur romance;

Tournant vers elle son visage,
Le jeune homme lui dit tout bas:
« *Ce ne sont point pour tes appâts* »
« *Que je viens goûter ton ombrage;*

*« e te connais mieux que moi-même,
« Petite sotte aux beaux atours:
« Tu peux chercher d'autres amours,
« Chercher un autre cœur qui t'aime;*

*« Ta beauté, cette fleur éclose
« Du seul caprice du hasard,
« Se fane et tombe tôt ou tard,
« Comme la feuille de la rose.*

*«Garde ton orgueil et ta flamme,
« Fille, Je ne suis pas Jaloux
« De devenir un jour l'époux “
« Du défaut d'une telle femme! »*

L'orgueilleuse penchant la tête
Et le visage dans ses mains,
Essuyait de ses yeux trop pleins,
Les pleurs de sa honte secrète.

Elle resta longtemps pensive,
N'osant plus lever son regard
Vers celui qui, sans nul égard
La rendait désormais craintive.

Quand elle découvrit sa face
Dont les pleurs étouffaient la voix,
Du jeune homme fuyant sous bois
Elle n'aperçut plus la trace.

Au loin, au loin sous la feuillée,
Elle entendait lui dire encor:
*« Tout ce qui hrille n'est pas d'or;
« La jeunesse est vite effeuillée.»*

BAPTÊME D'UNE CLOCHE EN BRETAGNE

Sous l'ombrage du buis, du chêne et du mélèze,
Une cloche attendait la nuit sur la falaise
Que se levât le jour.
De frais bosquets de fleurs noyés dans la verdure,
Lui servaient de tapis et de riche parure

En ce charmant séjour.

Dans le calme profond de cette nuit si belle,
Un léger vent de mer l'effleurant comme une aile,
Passa la caressant:
Et son airain soumis au gré de son haleine,
Porta de la falaise au milieu de la plaine,
La douceur de son chant.

A cette voix montant au ciel comme un cantique,
Dans leurs sombres tombeaux les druides d'Armorique
S'émurent à la fois;
Et de leurs blancs linceuls secouant la poussière,
Et de leurs bras puissants brisant leur lit de pierre,
Écoutèrent la voix!

Voix d'argent, dirent-ils? voix pleine de mystère!
Nous descends-tu du ciel, nous viens-tu de la terre?
Ton chant est-il divin?
Peut-être es-tu la voix mourante sur la rive
De la vague du bord, écumante et plaintive
Du soir jusqu'au matin.

Es-tu le bruit du vent que soulève l'orage?
Le bruit sourd de la foudre ébranlant le rivage
De ses coups enragés?
Ou bien, es-tu la voix du mourant qui soupire?
Le dernier craquement du vaisseau qui chavire?
Le cri des naufragés?

Qui que tu sois, pour nous, tu n'es qu'une étrangère?
L'eau qui nous purifie et qui nous régénère
N'a coulé sur ton font!
Ton corps gémit toujours sous le poids de sa chaîne,
Et ta voix est encor la voix d'une païenne
Telle qui nous répond?

« Païenne, ah! ce n'est point le sort qu'on me destine!
« Voyez autour de moi, ces fleurs de la colline
« Aux doux parfums de miel.
« Pour demain, ce sont-là mes vêtements de fête
« Et quand l'eau du baptême aura touché ma tête,
« Mes chants iront au ciel!

« Jeanne à l'âme française et Philippine, Yvonne,
« Voilà, les noms bénis que demain l'on me donne
« Gravés sur mon airain
« Chaque jour, désormais, pour mon patron Saint-Yves,
« Je sonnerai, portant aux plus lointaines rives
« L'angelus du matin.»

A ces noms si bretons, les Druides tressaillirent,
Dans un commun accord leurs cœurs se confondirent:
Car Jeanne était un nom,
Qui pour eux rappelait celui de la patrie;
Yves était celui du zèle et de la vie
Et du ciel le rayon.

Yves était encore leur bienfaiteur, leur guide;
Car, dans son zèle ardent il éveillait le Druides
Dormant dans son tombeau.
Et le Druides joyeux, secouant son suaire
Allait revoir au ciel, son compagnon, son frère,
Et ce jour était beau.

Aussi, levant leurs bras, d'une voix unanime,
Les Druides transportés en un élan sublime
S'écrièrent en chœur:
« Oui, nous te baptisons, cloche de l'Armorique,
« Au nom d'Yves le grand, de Jeanne l'héroïque,
« D'Yvonne et du Seigneur!

« Du haut de la falaise où nos mains te bénissent,
« Que tes chants en ces lieux désormais retentissent
« De leurs alleluias !
« Les nôtres te suivront, plus prompts que nos deux ailes,
« Jusqu'aux pieds du Très-Haut où nos voix immortelles
« Chantent le Gloria !»



ODE A LA VERTU

PIÈCE IMPOSÉE ET COURONNÉE A L'ACADÉMIE « L'UNION » (ROME)

Aux pieds d'un vallon solitaire
Où coule un limpide ruisseau,
Un jeune lys aime à se plaire
En ce lieu qui fut son berceau.

Depuis le jour de sa naissance,
Jamais le souffle d'un instant
N'a pu troubler son existence,
Ni maculé son vêtement.

Il était là, courbant sa tête
Sous les rayons brûlants du jour,
Quand l'aspect d'une violette
Fit tressaillir son cœur d'amour.

« Vois, lui dit-il avec tendresse,
« Notre toit est le même ciel,
« Le même souffle nous caresse,
« Nous sécrétons le même miel.
« La nature prodigue et belle
« A fait la fleur et le parfum;
« Si tu veux faisons comme elle:
« De deux boutons n'en formons qu'un.

« Au bord de la même fontaine
« Qui m'a vu naître et vu grandir,
« Ta peine deviendra ma peine,
« Ton soupir sera mon soupir.

Notre vie, hélas! éphémère,
« Deviendra commune à nous deux:
« Sois ma sœur, je serai ton frère;
« Je t'en supplié entends mes vœux.»

« Puis-je accéder à ta prière?

« Puis-je répondre à ton amour?
« Lys, tu recherches la lumière;
« Moi je me cache nuit et jour.

« Notre existence est différente,
« Mon goût n'est pas égal au tien;
« Ta parure est trop apparente
« Pour que ton cœur devienne mien.»

Près d'eux cheminant sur la route,
La vertu passe à cet instant:
Elle les voit et écoute
Le visage tout souriant.

Rapide comme sont les ailes
Des oiseaux volant vers leurs nids,
La vertu vient au milieu d'elles
Leur disant: "Fleurs je vous unis,

« Pour toi, lys fait à mon image,
« Mon âme deviendra ton toit;
« La violette aura pour gage
« Mon cœur où je veux qu'elle soit.»

Et les deux fleurs alors heureuses
De se voir, de s'aimer sans fin,
S'unirent ensemble joyeuses,
Bénissant leur futur destin.

Tandis qu'elles étaient en fête,
Que tout souriait sous leurs pas,
Le tronc d'un chêne les arrête
Les enlaçant de ses vieux bras.

A cette étreinte hors d'attente,
La vertu dans un doux émoi
Répond au chêne un peu tremblante:
« Nous ne pouvions vivre sans toi.

« Abrite-nous sous ton feuillage,
« Beau chêne, aux vigoureux rameaux,
« Là, jamais les coups de l'orage
« Ne troubleront notre repos.

« Dans ton ombre est la tempérance,
« La force réside à tes pieds,
« Dans ton vieux tronc est la constance,
« La paix on la trouve où tu sieds.»

Vertu que j'aime et que j'admire,
Feu qui ne peut se consumer,
Donne des accents à ma lyre
Capables de te faire aimer.

Va, parmi ce peuple superbe
Semer les trésors de ton cœur:
Il reste toujours de la gerbe
Quelques épis pour le glaneur.

Tous les foyers sont ta demeure,
Tous les cœurs te sont fraternels;
Viens à nous n'importe à quelle heure,
Vertu, tes biens sont immortels!

INAUGURATION DU PONT D'ARAMON SUR LE RHÔNE (15 OCTOBRE 1900)

Pont d'Aramon que nos pères enviaient, Salut !

Les hommes passent

Leurs œuvres restent

En ce beau jour de fête où la foule se presse,
Faisant retentir l'air de ses chants d'allégresse,
Rhône au courant impétueux,
Nous venons sur tes bords, peuple de la Provence,
Avec celui du Gard saluer la naissance
De notre pont majestueux.

Nos pères d'autrefois, jaloux d'un peu de gloire,
Auraient pu comme nous illustrer leur histoire
Par la truelle et le ciseau:
Mais, les faits dans leurs cours que le temps seul mesure,
Ont dans l'ordre des lois qui règle la nature,
Un jour fixé pour leur berceau.

Ce siècle dix-neuf-cent nous avait marqué l'heure
Où nous devions, ô Pont, établir la demeure
De tes solides fondements.
Tu parais aujourd'hui debout sur ce rivage,
Que les vents en courroux battent les jours d'orage
En poussant des gémissements.

Ta base se jouera des coups de la rafale!
Son souffle en effleurant la tête magistrale,
Peut battre chênes et peupliers;
Jamais notre regard que ta masse épouvante
Ne verra se ployer le fer de ta charpente
Sur tes immuables piliers.

Jadis sur notre sol, quand la race romaine
Fière de sa grandeur règnait en souveraine,
On dit que ces hommes géants,
Pour défendre leurs droits élevaient des murailles,
Que les coups des béliers et le fer des mitrailles
N'ont pu détruire en trois mille ans.

S'il fallait à ce fait un vivant témoignage,
Le Midi serait fier de montrer l'héritage
Que lui léguaient ses aïeux:
Nîmes, de leurs travaux dont cette ville est pleine,
Nous montrerait leur tour, leur cirque, leur fontaine,
Leur Maison Carrée et leurs Dieux.

Arles, riche à son tour en monuments antiques,
Prônerait à l'envie leurs somptueux portiques
Et les dolmens de leurs tombeaux.
L'impétueux Gardon débordant de ses rives,
Reflèterait au loin sur ses vagues plaintives
Leur aqueduc aux grands arceaux.

Eh bien! malgré l'éclat de ces temps mémorables;
Malgré ces monuments à jamais périssables
Qui dans les siècles à venir,
Se maintiendront debout dans leurs styles sévères,
Pour exhorter nos fils à garder de leurs pères
Ces dons, précieux souvenir:

Ah! si des vieux Romains s'animait la poussière!

Si de leurs bras nerveux brisant leurs lits de pierre
Ils sortaient de leur long sommeil!
En voyant autour d'eux, au sein de notre France,
Le progrès accompli dans l'art et la science,
Quelle épouvante à leur réveil!

Pour toi, pont d'Aramon, à l'arche unique au monde,
Semblable aux murs romains, tu vivras, sur cette onde
Le fléau de notre cité.
La science a pour toi veillé sur toutes choses,
Et l'art a su marquer ton œuvre grandiose
Du sceau de l'immortalité.

Oui, tu vivras, beau pont, l'orgueil de notre ville!
Nous inscrirons les noms sur les murs de ta pile,
De Cormerois et d'Arnodin:
Ces deux noms évoquant et l'art et la science,
Resteront à jamais pour l'honneur de la France,
A l'abri du fatal destin.

Aujourd'hui de ton fête où le regard domine,
Quand nous verrons le Rhône en fureur qui ravine
Semer la tristesse et l'émoi,
Du Mont Gothard jusqu'à la Méditerranée,
Nous voudrions que ce fleuve à la course effrénée
Calmât sa rage devant toi.

Tels sont les humbles vœux que ton œuvre m'inspire,
Les chants qui font vibrer les cordes de ma lyre
En ce moment si solennel!
Que les faibles accents de ton pauvre poète,
Te suivent dans l'espace et rappellent ta fête,
Pont d'Aramon, pont immortel!

NOTICE

La fête d'inauguration du Pont d'Aramon, eut lieu le 15 octobre 1900, sous la haute présidence de Monsieur Pierre Baudin, Ministre des Travaux Publics. Cette fête, qui sera une des plus belles que compteront nos annales, avait attiré dans notre cité une majeure partie des habitants des localités voisines. Le coup d'œil de cette foule était beau et imposant à voir et ne se renouvellera jamais plus.

Notre population qui aime les fêtes comme les aiment les populations ardentes du Midi, pouvait se faire une idée, ce jour-là, de ce que serait dans le monde l'union et la vraie fraternité.

Tous les cœurs s'unissaient en ce moment pour recevoir dignement les illustres personnages qui avaient bien voulu répondre au bienveillant et sympathique appel de notre administration locale

Les étrangers se confondaient avec notre population Aramonaise, dans le vaste bal dressé en cette circonstance, oubliant là leurs rancunes, leurs divisions de partis, pour ne penser qu'aux divertissements et aux joies du moment.

Aujourd'hui, nous sommes déjà loin de ce jour de fête et Dieu sait si ces liens factices de paix, d'union et de fraternité se sont maintenus.

Que de haines, que d'animosités n'avons-nous pas suscitées jusqu'à ce jour!

Fasse que l'avenir nous réserve des temps meilleurs!

MANDADIS
A MOUSSU FREDERI MISTRAU
POUÈTO PROUVENÇAU

Lou jour de sa fèsto

Pèr vous souveta vosto fèsto,
Anave culi quàuqui flour,
Quand l'umblo vióuleto m'arresto,
Touto esmougudo e touto en plour.
Que vas faire! la flour s'escrido:
Se me coupaves auriés tort;
Se vos laflour de longo vido,
Culis aquelo de toun cor!

Touca, me siéu vira de caire
De-vers li roso de sentour:
Mai, tóuti m'an crida: *pecaire,*
Lacho di man toun secatour;
Coupado saren lèu passido
Quand nous auras douna la mort;
Se vos de flour de longo vido,
Culis aquéli de toun cor!

Ma man alor enverinado
S'es fourrado dins lou lausié,
Presto a seca de sa brancado;
Quand l'aubre de soun plen gousié
M'a crida: *hein! ta man s'óublido!*
Poudriés n'avèdre de remors!
Se vos d'un lausié qu'ague vido

Culis lou lausié de toun cor!

Sot coumo un tèt, la tèsto basso
E tout clafi de counfusioun,
Me siéu di, coumo uno becasso:
Li flour podon avé resoun.
E vene sènso flour culido,
En aquéu bèu jour d'estrambord,
Vous óufri la flour de ma vido,
L'umblofloureto de moun cor!

ENVOI
A MONSIEUR FRÉDÉRIC MISTRAL
POÈTE PROVENÇAL

Le jour de sa fête

Pour vous souhaiter votre fête,
J'allais cueillir quelques fleurs,
Quand l'humble violette m'arrête,
Toute émue et toute en pleurs.
Que vas-tu faire! la fleur s'écrie:
Si tu me coupais tu aurais tort;
Si tu veux la fleur de longue vie,
Cueille celle de ton cœur!
Touché, je me suis tourné de côté
Vers les roses de senteur:
Mais, tous m'ont crié: peuchère,
Lache des mains ton sécateur;
Coupées nous serons vite fanées
Quand tu nous auras donné la mort;
Si tu veux des fleurs de longue vie,
Cueille celles de ton cœur!

Ma main alors irritée
S'est fourrée dans le laurier,
Prête à couper de son branchage;
Quand l'arbre de son plein gosier
M'a crié: hein! ta main s'oublie!
Tu pourrais en avoir du remords!
Si tu veux un laurier qui ait vie,
Cueille le laurier de ton cœur!

*Penaud, la tête basse
Et plein de confusion,
Je me suis dit, comme une bécasse:
Les fleurs peuvent avoir raison.
Et je viens sans fleur cueillie,
En ce beau jour de joie,
Vous offrir la fleur de ma vie,
L'humblef leurette de mon cœur!*

Éugène Lacroix

Éugène Lacroix, pouèto-paisan, nascu en Aramoun lou 5 de mars de 1841, ié mouriguè lou 28 d'abriéu de 1929.

Pouèto d'espressioun franceso e tambèn prouvençalo, fuguè en soun tèms, dins aquelo Valèio d'Aramoun lou porto-paraulo de nosto tant bello lengo d'oc.

Ami e courrespoundènt de Frederi Mistral n'en restè lou disciple.

Soun biais d'escrièure temouniejo de l'art pouèti d'uno epoco . Es simple, clar, quàsi classi, e, en prouvençau, rusti e linde.

Uno pouèsio couladiisso e clarinello, coume l'aigo d'à passa tèms dóu flume vesin, lou Rose, ounte se miraiejo l'amour d'un país, d'uno Valèio, d'un vilage, Aramoun.

Eugène Lacroix daverè lou Pres dóu Felibre de Paris en 1901. Vuei em' aquelo nouvello edicioun de soun oubrage « Li resson de la Valèio », - un recuei de pouèslo franceso e prouvençalo mai tambèn un testimòni sus l'istòri d'un país - la Coumuno d'Aramoun rènd oumenage à-n-un di mai celebre de sis enfant e PARLAREN s'associo à la redescuberto d'aquéu pouèto prouvençau.

Edicioun-Parlaren
"Flora Pargue" Bast. D.
Traverso Paul,
13008 Marsiho.

Acaba d'estampa au mes de janvié de 1985
sus li presso de l'empremarié A. Robert,
24, carriero Moustier, 13001 Marsiho:

Depost legau proumié trimèstre de 1985

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Councèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr lou CIEL d'Oc.